

LES MONSTRUEUSES. de Leïla Anis – Mise en scène de Karim Hammiche — Création automne 2017 – Au THEATRE JACQUES CARAT DE CACHAN les 16 et 17 Novembre 2017 à 20 H 30 – Puis à la MAISON DES METALLOS du 21 Novembre au 2 Décembre 2017 –

Publié le 18 novembre 2017 par theatreauvent



Les MONSTRUEUSES, le titre de la pièce comme une apostrophe, un cri d'indignation ou de frayeur, conjugué au féminin qui se perd dans la nuit des temps, au passé, au présent et sans doute à l'avenir.

Un formidable appel qui jaillit d'une béance, du vagin, puits cosmique, lieu commun de toutes les femmes qui à l'occasion d'une perte de conscience d'Ella qui découvre qu'elle est enceinte, va occuper le terrain de sa mémoire organique, fusionnelle.

Le passé pèse lourd au présent. Comment réaliser au moment d'enfanter que le nouveau-né fait partie d'une chaîne inimaginable, où se profilent pourtant les ombres de toutes les femmes et tous les hommes qui nous ont précédés.

L'histoire des femmes est marquée par le rite de l'enfantement, annoncé, voulu ou non voulu, abstrait ou concrétisé. Il s'accompagne d'un sentiment de culpabilité. Quelle femme ne s'est pas demandé si elle n'allait pas accoucher d'un monstre.

Qui ne se souvient de ces paroles bibliques « Tu accoucheras dans la douleur », des faiseuses d'ange, des avorteuses condamnées à mort, des filles mères scandaleuses etc.

Mettre au monde, cela ne va pas de soi et les visions candides des jolis landaus équipés de joujoux, des cérémonies de baptêmes ne pourront effacer la caravane de toutes ces femmes dont le rôle se réduisait à celui de mère et d'épouse, faute de quoi elles n'étaient pas des femmes.

La coupure du cordon ombilical, geste obligatoire, n'est pas signe de la rupture de mémoire, il y a la présence aussi de ce joli nombril avec toutes ses ridules qui lui seul semble avoir le sourire béat, il n'a pas l'air d'un monstre.

Par la bouche, Ella une jeune femme d'aujourd'hui explore le vécu de quelques femmes de sa lignée qui s'étend du Yémen à la France, au 20^{ème} siècle, cinq générations dont la sienne. En quelque sorte, elle accouche par la parole de toutes ces figures jugées monstrueuses.

L'exploration n'est pas pathétique, elle est par moment même lumineuse, il s'agit des retrouvailles d'Ella avec ses sœurs, mère, grands-mères, arrière-grands-mères.

De la joie perle dans le souffle de Leila Anis la comédienne et l'auteure de la pièce. Il y a cet espoir malgré les pics de souffrance – le sentiment qu'elles ont marché sur des clous toutes ces femmes – qu'il est possible de dire jusqu'à l'indicible puisqu'il faut faire face au « monstre » du silence.

Les monstres pétris d'angoisses, de peurs, de traumatismes émotionnels, reclus dans les non-dits, ne sont pas si faciles à apprivoiser, ils sont responsables des névroses, des maladies mentales, ils forment tant de nœuds dans la conscience qu'ils enchainent, handicapent celles et ceux qui doivent faire avec.

Magnifique est la langue de Leila Anis à la fois volcanique et tendre. Elle a la couleur de la poésie, la poésie crue des émotions vives.

La mise en scène de Karim Hammiche est très attentive aux mouvements de cette femme flamme qui entend illuminer toutes les autres, au-delà de celles de sa lignée.

Nous sommes émus jusqu'à l'indicible !

Paris, le 18 Novembre 2017 Evelyne Trân



Les Monstrueuses

On aime beaucoup - **TT** le

Le 21 novembre 2017

Bien malin qui saurait dire l'âge de Leïla Anis, souple interprète d'une représentation qu'elle emmène, par bifurcations et virages serrés, vers les mémoires enfouies de sa généalogie familiale. Elle n'est pas une, elle est multiple. D'abord elle est Ella, jeune femme d'aujourd'hui qui se réveille en 1929, dans la peau de son arrière-grand-mère Jeanne. Puis Rosa, sa grand-mère maternelle. Puis Zeïna, Joséphine, Célestine. Le fil tiré dévide, depuis leurs origines, les liens de mère à mère. Quel est ce poids que nous lèguent les non-dits de nos ancêtres ? Ce spectacle en solo parle de ce qui a été jadis et qui persiste, à notre insu, à nous hanter. Il dit que, pour être libre, il faut savoir d'où l'on vient. Faire la lumière sur son passé. Excepté son prologue, peu convaincant, il est sec, nerveux et, en une petite heure seulement, sait créer le vertige.

Joelle Gayot (J.G.)

Lundi 23 juillet 2018

Entre généalogie et histoire au féminin

Sur un vaste plateau dépouillé, les lumières seules puis un lit à roulettes marquent les espaces de jeu. Pour une action qui se démultiplie dans le temps. Tout commence en 2008. Ce jour-là, une banale analyse d'urine apprend à Ella qu'elle est enceinte. Joie, émotion, perte de connaissance à la porte du laboratoire de biologie. Et la voilà qui se réveille dans une chambre d'hôpital, mais la pendule s'est bloquée sur la marche arrière. Nous sommes en 1929. Débute alors un voyage dans le temps pour une poignée de femmes interprétées par une seule comédienne, la rayonnante Leïla Anis qui est aussi l'auteure de ce texte, publié chez Lansman en 2017. Par fragments, avec quelques extraits remarquablement chantés a cappella en souvenir d'Édith Piaf par exemple, l'évocation de monstres et la présence bienveillante d'un médecin (Karim Hammiche, qui signe aussi la mise en scène), Leïla Anis, par petites touches, avec des allers-retours dans un univers mental des plus baroques, revient au présent. Après avoir évoqué la mémoire de quelques-unes de ces femmes de France et du Yémen avec une passion quasi charnelle pour la liberté que toutes n'ont pas eue, et qu'elle invite aujourd'hui à partager. Avec bonheur poésie et sensibilité. ● **G. R.**

Les Monstrueuses, 11 Gilgamesh, 11 h 25, jusqu'au 27 juillet, tél. : 04 90 89 82 63.

Théâtre du blog

Les Monstrueuses de Leïla Amis, mise en scène de Karim Hammiche

Posté dans 1 décembre, 2017 dans [critique](#).

Les Monstrueuses de Leïla Amis, mise en scène de Karim Hammiche

Dans une quasi-obscureté, une silhouette féminine déambule lentement. Le silence se fait. Elle s'avance au centre du plateau, s'arrête, éclairée par une douche de lumière chaude. La Majmouna, la femme folle, la lune, les hyènes : tout un univers défile dans notre imaginaire à l'écoute du prologue, , poème ancestral, proféré et dansé par cette jeune femme, dont les gestes ne manquent pas d'une gracieuse animalité : « Bientôt dehors on entrevoit dans le brouillard de l'aube, la folle sortir du campement en courant à l'heure où les chèvres s'éveillent (...) » Dès les premiers instants, et jusqu'à la fin, un voyage, étrange, poétique, et messenger de la condition féminine d'hier et d'aujourd'hui ... « Le monstre vient à l'aube de l'enfance Le monstre vient le matin où la fille meurt pour que naisse la mère ».



Il s'agit bien ici d'un voyage à travers plusieurs générations de femmes : femmes du Yémen qu'elles quitteront pour la France, et relations mère-fille inscrites dans un aller-retour constant entre les deux pays. Leïla Amis endosse avec virtuosité tous les personnages féminins de cette lignée familiale, de la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'à nos jours. L'histoire commence au mois de mai 2008 : « Je m'appelle Ella, j'ai trente ans ». L'espace-temps est ici fragmenté, et s'ajuste à l'état de conscience et à la mémoire d'Ella : -Le médecin: « Où êtes-vous née mademoiselle ? Vous êtes sûre de ne pas connaître Ella ? » Ella : « Je ne connais pas d'Ella. Je m'appelle Jeanne-Emilie Mouche, je suis née à Paris en 1893. Mon père m'a accompagné pour le voyage de Castres en 1910, Edouard-Paul Pelissin avait demandé ma main, par l'intermédiaire de mon oncle.(...) »

Ella fait vivre et devient-pourrait-on même penser-toutes les figures féminines de cette famille. Est-ce dû au traumatisme reçu en apprenant la nouvelle ? Ella est enceinte, et « les histoires de nos ventres sont des horreurs (...) tu ne choisis pas le monstre, tu le reçois des mains de ta mère, à ta fille tu le donneras. Monstre tu as été, Monstre tu engendreras (...) » L'utilisation plastique et graphique des éclairages fluo avec des effets de lumière colorée, donnent une lisibilité temporelle, spatiale, et psychique, à ces différents fragments de vie; à travers une succession de tableaux, à la manière de portraits existentiels animés, l'espace mental d'Ella est ainsi mis en représentation : « (...) Le vent a la langue froide il lacère mes bras, je les replie sur mon ventre sec (...) Je sors du laboratoire un pas devant l'autre, ne tombe pas Ella, je ne respire plus des fourmis m'envahissent des orteils aux mollets, ne tombe pas, Ella ».

Comme le confirme l'autrice, nous entrons au sens véritable du mot, dans ce spectacle comme « à l'intérieur d'un rêve, à partir duquel surgissent et se déploient les époques et figures féminines de l'histoire ». Pensées, sensations et fantasmes de ces quatre femmes-sortes de personnages testamentaires- sont ici interprétés par une seule comédienne, Leïla Amis qui a aussi écrit le texte. Dès lors, se forme un paysage de la condition des femmes et de son évolution (sur un peu plus d'un siècle), de leur souffrance et de leur espérance, d'une rare qualité autant sur le plan anthropologique, politique et dramatique.

Il faut saluer ici le jeu remarquable de Karim Hammiche (le médecin) qui est aussi le metteur en scène de la pièce et de Leïla Amis qui s'empare de la vie de chacun de ces personnages, avec une belle authenticité, notamment quand elle chante *L'homme au piano* avec une voix impressionnante de sensibilité. Très tôt, Ella s'identifie à Edith Piaf : « Quand j'étais enfant, je me suis dit un jour que je n'avais jamais rien entendu de plus beau que la voix d'Edith Piaf ». Le prénom de Rosa, autre personnage féminin de l'œuvre, rappelle une autre figure féminine engagée et légendaire, Rosa Luxemburg, ou bien encore le prénom de Jeanne... » Toutes ces femmes choisissent de prendre envers et contre tout, quitte à en mourir, leur destinée en mains.

Le public est saisi, emporté dans le tourbillon de ces existences terribles, toutes marquées d'abord par l'obligation d'apprendre à se taire, par la honte et la culpabilité. Toutes aussi empreintes d'un désir de vivre coûte que coûte, d'un sens de l'honneur: celui d'être une femme. Et d'avoir accès en toute dignité à la parole, pour trouver la liberté d'être, tout simplement. Cette mise en scène participe de cette résilience, à travers une écriture poétique et sensuelle, exprimée avec beauté tout au long du spectacle !

Elisabeth Naud



« Les monstrueuses »

En sortant d'un laboratoire d'analyses médicales, une femme s'évanouit aux côtés de l'homme qu'elle aime, juste après avoir appris qu'elle attend un enfant, celui qu'ils espéraient. Transportée à l'hôpital, elle y reste quelques jours et son dialogue avec le médecin va réveiller sa mémoire et délier sa langue. Elle a perdu conscience, semble avoir oublié son identité et devient toutes les femmes qui l'ont précédées dans sa famille.

Par-delà les frontières, le Yémen du côté paternel, l'Aveyron du côté maternel elle remonte le temps et trouve toujours les mêmes angoisses : la peur des non-dits, du silence que les mères s'imposent et qu'elles imposent à leur fille, la peur devant cet autre né de leur chair, parfois dans l'horreur du sang et de la souffrance. Les mêmes questions les hantent aussi : la mise au monde vécue comme une mort en partage, l'angoisse de transmettre à sa fille quelque chose du monstre que sa mère lui a transmis, toutes ces superstitions et tous ces préjugés qui poursuivent les femmes. La liste en est longue et le texte de Leïla Anis, sous une forme poétique, en évoque quelques-uns que l'on retrouve aux quatre coins du monde : au Yémen une fille qui a ses règles ne peut traire une chèvre ou boire son lait sous peine de la voir perdre son lait, rappelons qu'en France elle était censée faire tourner la mayonnaise ! Comme au Yémen, en France il y a peu les mères ne disaient rien aux filles de ce qui se passait la nuit de leurs noces. En France le mariage était vu comme une alliance de richesses ou de terres entre deux familles et on assignait les femmes, dans les milieux aisés, au rôle de parure de la maison de leur mari. Au Yémen il s'agit de renforcer les liens entre des clans pour éviter les guerres et la mère dit à sa fille « Souviens-toi que ta mère a vécu la même chose ; l'insupportable tu le supporteras comme ta mère pour défendre l'honneur de ta mère et de sa mère avant elle ».

Leïla Anis, elle-même née d'un père d'origine yéménite et d'une mère aveyronnaise, a écrit ce beau texte, qui passe de la vie quotidienne au conte oriental et où la poésie et le merveilleux ne sont jamais loin. On glisse du *C'est merveilleux l'amour*, d'Édith Piaf, aux monstres et à la sorcière qui s'insinue dans le crâne des jeunes accouchées. On passe de la femme, rejetée de sa communauté car rendue stérile par un accouchement à gros problèmes, à celle dont le père va jusqu'à nier l'existence auprès de son enfant, parce qu'elle a voulu s'émanciper, **tout cela dans une langue qui ne tombe jamais dans le réalisme cru, mais s'élève dans la poésie. La mise en scène très sobre de son partenaire Karim Hammiche, qui incarne aussi le médecin, joue surtout des lumières qui créent des espaces ou font surgir de l'ombre la comédienne qui a une présence étonnante. Toujours un peu sorcière, même quand elle est la jeune femme d'aujourd'hui, elle se redresse, refuse de plier, elle a une énergie superbe pour se battre contre le véritable monstre : le silence.**

Micheline Rousselet

Critique - Théâtre - Paris

Les Monstrueuses

Mes sorcières bien-aimées

Par [Cécile STROUK](#)

Publié le 23 novembre 2017

La Maison des Métallos est décidément une aubaine pour les femmes. Dans le cadre du focus « Femmes ! », elle offre une nouvelle pièce sur la force du féminin, cette fois sur l'importance de la parole... familiale.

Deux raisons majeures sont à l'origine de notre curiosité à l'égard des « Monstrueuses ». Le titre, qui évoque un pluriel chargé d'une forte portée symbolique ; et le point d'exclamation du cycle dans lequel s'inscrit cette pièce - focus « Femmes ! » - qui révèle la nécessaire assertivité du féminin. Sur scène, Leïla Anis, également auteure de la création. Alors que son personnage Ella vient d'apprendre, à 30 ans, qu'elle est enceinte, elle perd subitement connaissance.

Victime d'une résurgence traumatique inattendue, elle débute alors un long voyage dans les méandres de son inconscient familial, surveillée de loin par un psychiatre empathique à blouse blanche et lunettes. Elle se met d'abord dans la peau de son arrière-grand-mère, replongeant dans les années 1920. En modulant simplement les inflexions de sa voix, elle incarne une femme chétive qui raconte l'histoire de sa fille qui lui a été arrachée sur le quai d'un train par un mari furieux d'avoir été quitté. Ella évoque plus tard le souvenir de sa grand-mère paternelle, originaire du Yémen, mariée de force à 12 ans et qui, quelques années plus tard, vilipende un fils dont elle regrette l'existence.

À un autre moment, Ella s'adresse à sa propre mère, Joséphine, pour lui dire son aversion à la prendre dans ses bras. Cette mère qui, affable mais maladroite, se voit révéler par sa fille la vérité refoulée de son enfance : elle succède à une première Joséphine morte-née en 1944. Le même prénom pour deux êtres différents. Un fardeau que Ella lève en rebaptisant sa propre mère « Joséphine-Ève », en hommage à la *vie*. Dans cette galerie de personnages féminins, Ella est la seule qui réussira à conjurer le sort qui s'est abattu sur ces femmes depuis tant de générations. Sans doute aussi parce qu'elle vit à une époque (2008) où le féminin s'autorise en fin à s'affranchir de l'absurde hégémonie du masculin.

Dans une scénographie où le clair-obscur domine par touches éphémères, la comédienne déploie une force admirable pour faire exister ces femmes. Comme si elle portait en elle le courage qu'il leur a fallu pour supporter des souffrances inhérentes à la condition féminine de l'époque : avortement, viol, coercition. Leïla Anis dénonce en filigrane le « monstre du silence », cette bouche cousue que l'on s'impose par culpabilité et que l'on nomme la censure. Et révèle par là même la nécessité de dire pour affronter, comprendre, se libérer des angoisses transgénérationnelles. Et, surtout, accepter de donner la vie.

22 novembre 2017/[0 Commentaires](#)/dans [À la une](#), [Paris](#), [Théâtre](#) /par [Anaïs Heluin](#)



Avec *Les Monstrueuses*, Leïla Anis poursuit sa délicate poésie de l'exil. De l'entre-deux au féminin. Mise en scène par Karim Hammiche qui partage la scène avec elle, elle convoque toute une généalogie de mères, de 1929 à 2008.

L'exil, pour Leïla Anis, est terre d'écriture. Lieu de poésie et de mémoire. Sol fragile où déployer un « je » capable de partir à la rencontre de l'Autre. « *Je me mets à parler pour que l'arrachement serve à quelque chose, pour que ce qu'il y a de fou, d'insensé dans mon exil, retrouve un sens* », disait-elle au début de *Fille de*, porté sur scène en 2013 par **Géraldine Bénichou** du Théâtre du Grabuge. Une compagnie lyonnaise engagée dans un théâtre citoyen, avec qui Leïla Anis faisait ses premiers pas d'auteure dans *Pose ta valise* (2010) parmi un chœur de femmes qui, accompagné par des musiciens et comédiens professionnels, disait et chantait son déracinement. Sa solitude mais aussi sa joie de partager un chant ou une histoire. Une bribe d'intimité. Cette fois mise en scène par **Karim Hammiche**, fondateur de la compagnie de l'Œil Brun dont elle est comédienne-auteure associée, Leïla Anis poursuit donc avec *Les Monstrueuses* la recherche autour du féminin en exil qui l'anime depuis ses débuts. Et s'y épanouit.

La langue singulière des *Monstrueuses* saisit d'emblée. Seule dans une semi-pénombre que perce son visage lumineux et sa voix claire, quasi-enfantine, **Leïla Anis dessine des frontières qui échappent à toute géographie réelle**. Ancrant son récit dans une « *terre des femmes coupées* » où « *la lune rugit dans le noir* », où « *la Majnouna coupe la nuit en deux* » et où « *la femme folle fend l'air* », l'artiste pose en effet les bases d'un conte dont Ella, 30 ans en 2008, est le personnage principal. D'une parabole qui s'ouvre sur le malaise de cette jeune femme le jour où elle apprend sa grossesse, et se poursuit par l'évocation labyrinthique et fragmentaire de la vie ses ancêtres. Cela depuis ses arrière-grand-mères

Jeanne et Zeïna, nées et mortes la même année mais dans des pays éloignés. L'une en France, l'autre au Yémen.

Dans cette pièce dont le rapprochement avec *Fille de met* en avant la forte dimension autobiographique, **Leïla Anis se fait femme-gigogne**. Carrefour d'histoires passées sans avoir été correctement transmises aux nouvelles générations. Dans la bouche de Leïla-Ella, le divorce de Jeanne, la perte de sa fille Rosa et sa mort suite à une tentative d'avortement ne sont pourtant pas blessures à vif. Pas plus que la souffrance de Zeïna ou celle de Joséphine, mère d'Ella et fille de Rosa et Jean Paoli dont les deux premiers enfants – dont une autre « Joséphine » – sont décédés avant d'avoir vécu. Entre un lit d'hôpital et le reste du plateau, la comédienne déploie un jeu et une parole d'après la cicatrisation, qui davantage que la monstruosité maternelle est le sujet central de la pièce. « *Le monstre, c'est le silence* », conclura en effet la future maman.

Conçue comme l'espace mental d'Ella, l'élégante et minimaliste scénographie de Karim Hammiche – dans le rôle d'un infirmier, il accompagne aussi la quête mémorielle de l'héroïne – offre à la comédienne et auteure un espace idéal où convoquer les récits de celles dont la protagoniste porte le sang. Leïla Anis fait ainsi vivre toutes les femmes qui se réveillent en Ella sans céder à la tentation de l'incarnation. Tout en faisant sentir les accents et les corps des absentes, Leïla Anis parvient à se tenir hors du réalisme qui porte souvent préjudice aux créations de plus en plus nombreuses qui mettent en scène des identités complexes. Sans occulter la douleur des femmes tiraillées entre Orient et Occident, victimes de sociétés patriarcales, **Leïla Anis et Karim Hammiche font de leur théâtre un endroit de douceur et délicatesse qui s'oppose à la violence et à la rapidité de notre monde**. À sa profusion d'images que la scène gagne toujours à éviter ou à questionner.

Les Monstrueuses

auteure et comédienne Leïla Anis

metteur en scène et comédien Karim Hammiche

création musicale Clément Bernardeau

créatrice lumière Anne-Marie Guerrero

régie son Pierre-Emmanuel Jommard

production Compagnie Oeil Brun

coproduction Théâtre de Cachan, Grange Dimière-Théâtre de Fresnes,

L'atelier à spectacle-scène conventionnée de l'Agglo du pays de Dreux, Ville de Dreux, Conseil départemental d'Eure-et-Loir, Région Centre-Val-de-

Loire, Drac Centre-Val-de-Loire

avec le soutien de La Maison des métallos

durée 1h10

LIBRE THÉÂTRE

L'actualité du répertoire français

Les Monstrueuses de Leïla Anis

Maison des Métallos, 94 rue Jean-Pierre Timbaud, Paris 11^e
Jusqu'au 2 décembre 2017



Libre Théâtre vous recommande « Les Monstrueuses » dans le cadre du Focus Femmes ! à la Maison des Métallos

Ella, une jeune femme, perd connaissance peu après l'annonce de sa grossesse. Elle se réveille à l'hôpital et peine à savoir qui elle est. Son identité se dilue. Elle est successivement sa mère, sa grand-mère, son arrière grand-mère... Retissant les liens et dévoilant les secrets familiaux, elle se reconstruit peu à peu. Entre conte africain et psychanalyse, le texte poétique de Leïla Anis nous entraîne dans la douloureuse histoire de femmes du XX^e siècle, entre le Yémen et l'Aveyron : histoires de femmes, de mères et de filles, qui luttent ou subissent. Avec délicatesse, le spectacle évoque la domination masculine, les mariages arrangés, les douleurs de l'accouchement, les avortements clandestins, les questionnements autour de la maternité et de l'amour maternel... Karim Hammiche signe une très belle mise en scène et incarne le médecin qui, par ses questionnements et son écoute, fait enfin surgir ces voix trop longtemps étouffées. Leïla Anis, tout à tour inquiétante et lumineuse, fait vivre sous nos yeux ces destins à la fois singuliers et universels.

Ella est notre soeur et nous fait espérer des lendemains meilleurs. Un spectacle bouleversant.



Articles

Théâtre : « Les monstrueuses ou le rêve d'Ella » de Leïla Anis

Par Laurent Schteiner, le 4 juin 2022 — 11.avignon, Festival Off Avignon, karim hammiche, Leïla Anis, Les monstrueuses ou le rêve d'Ella, théâtre — 2 minutes de lecture

Les monstrueuses ou le rêve d'Ella de Leïla Anis nous a été récemment présenté dans le cadre des avant-premières du Festival OFF d'Avignon. Spectacle intimiste par essence, ce texte nous livre le poids de femmes prises dans les mailles d'un destin prédéterminé par un carcan patriarcal ancestral. Ce récit profond appose une trame haletante qui résonne comme un cri de liberté jeté à la face des préjugés.

Ella décrit sur son ordinateur le fil de la généalogie des femmes de sa famille. Partie dans son récit, elle est soudainement interrompue par un coup de fil lui apprenant que sa soeur Imane vient d'être internée dans une unité psychiatrique. Au nom de sa sœur, et de toute cette lignée de femmes, elle entreprend un long cheminement à la découverte de leur vie entre le Yémen et la France. A cet effet, elle les convoque en nous faisant découvrir la face cachée de ces existences empesées par le poids des préjugés ancestraux. Un poids qui se définit par un monstre protéiforme et souverain anéantissant la liberté de ces femmes à disposer de leur corps. La maternité devient une source d'inquiétude où le monstre toujours à l'affût endosse les habits de la stigmatisation, dès lors que ces femmes s'écartent du chemin prédéfini par l'homme.

La mise en scène efficace de Karim Hammiche nous projette dans un lointain passé en nous faisant voyager entre deux contrées très différentes créant un choc en retour propice à une légitime remise en question des femmes. La part de responsabilité de ces femmes emmurées dans un silence préjudiciable et mortifère est patente. Le magnifique jeu de Leïla Anis et de Laetitia Poulalion, dans une scénographie épurée, confère à ce spectacle un impact puissant et décisif.

Laurent Schteiner

***Les monstrueuses ou le rêve d'Ella* de Leïla Anis**

Mise en scène de Karim Hammiche

avec Leïla Anis et Laetitia Poulalion

- Création lumière et régie : **Hugo Dupont**
- Régie son : **Tony Bruneau**

Du 7 au 29 juillet 2022 à 12h.

relâches les 12,19 et 26 juillet 2022

[11.Avignon](#)

Partager la publication "Théâtre : « Les monstrueuses ou le rêve d'Ella » de Leïla Anis"

Laurent Schteiner

LA CROIX

Festival d'Avignon : six perles du « off »

Sélection

Avec 1 570 spectacles présentés dans 138 lieux, le festival « off » d'Avignon devient, du 7 au 31 juillet, le plus vaste théâtre du monde. Comment s'y retrouver dans cette marée de propositions ? Petit florilège de nos coups de cœur.

- Marie-Valentine Chaudon, Claire Ferragu, Laurence Péan et Baptiste Soligo,

► Intime

Pourquoi les lions sont-ils si tristes ?

Théâtre 11-Avignon, 11 boulevard Raspail, du 7 au 29 juillet, à 12 heures



La pièce « Pourquoi les lions sont-ils si tristes ? » sera jouée au Théâtre 11-Avignon. / SP

Trois âmes fendues aux chemins tordus oscillent sur le fil des non-dits, dans une valse d'émotions tourmentées. Dans *Pourquoi les lions sont-ils si tristes ?* de Leïla Anis et Karim Hammiche, qui signe aussi la mise en scène, Jean, journaliste, veille Georges, son père mourant, en devenant aidant à domicile après quinze ans d'absence. Il retrouve sa fille, infirmière, et Paul, voisin et ami.

Entre éclats de voix et de tendresse pudique, les comédiens évoluent dans la lumière tamisée d'un décor sobre, en bois brut, où les souvenirs confrontent le présent. Trouver les mots qui disent moins mais qui disent mieux, recoudre les plaies creusées par le temps, à la lumière d'une réflexion brûlante

autour de la fin de vie. L'intimité des blessures se dévoile, suffocante sous une chape de plomb teintée de violence

Théâtre du blog

Mercredi 8 juin 2022 – écrit par Mireille Davidovici

Pourquoi les Lions sont-ils si tristes ? de Leïla Anis et Karim Hammiche, mise en scène de Karim Hammiche



© Cie L'œil brun

« Toute ressemblance avec des personnes réelles n'est pas fortuite ». Un des trois comédiens nous informe que l'écriture de *Pourquoi les Lions sont-ils si tristes ?* s'appuie sur des témoignages recueillis par leur compagnie *L'œil brun*. A la ville et à la campagne, Leïla Anis et Karim Hammiche ont rencontré des personnels de santé mais aussi des agriculteurs, des ouvriers, des mères au foyer, et des assistantes sociales, retraités, directeurs d'usine. Notamment à Dreux (Eure-et-Loir), Neuilly-sur-Marne (Seine-Saint-Denis) et Monistrol-sur-Loire (Haute-Loire). Leurs témoignages filmés ont permis d'alimenter cette histoire.

« Nous sommes partis en écriture, dit le metteur en scène, avec la conscience d'une urgence sociale. Qu'allons-nous faire de nos vieux ? » La pièce explore des thèmes comme le grand âge et le droit à mourir dignement mais aussi les relations entre père et fils, grand-père et petite-fille. Malgré la distance instaurée par la structure dramatique et le jeu de Leïla Anis, Éric Charon et David Seigneur, nous nous attachons, au fil des dialogues, à cette famille brisée par des secrets enfouis...

Sur le plateau, juste une longue table de bois et quelques chaises. Le texte emprunte à partir de la fable centrale, des chemins de traverse comme une émission de radio, un jardin, le bureau d'un cadre-infirmier ou Beyrouth en 1996. Autant d'appels d'air qui emmènent *Pourquoi les lions sont-ils si tristes ?* loin du pathos. Pour la compagnie *L'Œil brun*, la pièce constitue le premier volet d'une création portant sur « l'Individu social : regard sur l'histoire intime et singulière, prise dans l'histoire sociale. » Aux plus près de ses personnages, elle part de situations personnelles pour ouvrir sur le monde en posant des questions d'une actualité brûlante.

Mireille Davidovici

Spectacle vu en avant-première le 3 juin, au Théâtre de Belleville, 16 passage Piver, Paris (XX^{ème}).
Festival d'Avignon, du 7 au 26 juillet, au 11, 11 boulevard Raspail, Avignon



« Pourquoi les lions sont-ils si tristes ? »

Un appel à la vie et à un monde plus fraternel

13 juin 2022



L'arrivée de la pandémie a fait prendre conscience au plus grand nombre de l'état alarmant de l'hôpital public. Ajoutée au triste état de nombre d'EPHADs, la question du vieillissement de la population est devenue inquiétante pour tous ceux qui voient vieillir leurs proches. Les travailleurs sociaux, les soignants, mais aussi les aidants, souvent laissés seuls face aux difficultés, se voient contraints de bricoler des solutions dans l'urgence. Ils rejoignent tous ceux que le monde des entreprises malmène.

C'est en partant d'enquêtes sur le monde du travail auprès de différents types de travailleurs que Karim Hammiche a eu l'idée d'une fiction qui évoquerait à la fois les traumatismes nés du travail et les questions que pose la mort imminente d'un proche. Il a fait appel à Leïla Anis, pour coécrire cette fiction avec lui.

Jean est journaliste. Appelé en urgence par un hôpital, il se trouve obligé de prendre en charge son père, Georges, avec qui il avait rompu les ponts depuis quinze ans. Sa fille, Gabrielle infirmière urgentiste à l'hôpital public apprend la nouvelle et rejoint son père. Elle aussi n'a pas vu son grand-père depuis longtemps. Des conflits naissent car leurs points de vue sur l'attitude à adopter face à cet homme en fin de vie diffèrent. Intervient enfin Paul, voisin et ami de Georges, seul à s'occuper de lui depuis que, à la suite d'un bouleversement dans sa vie, il est arrivé dans le village.

Dans un espace scénique très simple, une table et quelques chaises, les trois acteurs (Leila Anis, Éric Charon et David Seigneur (en alternance avec Stéphane Brel) vont nous emmener du jardin de la maison de Georges à une émission de radio où Jean est interrogé sur son métier de journaliste de guerre, de Beyrouth en guerre au bureau d'un infirmier.

En s'attachant à ce que les personnages nous révèlent de leur parcours de vie, on arrive tout naturellement à des questions qui touchent à la filiation, aux ruptures familiales mais aussi à la façon de les réparer, aux choix, ou plus souvent à l'absence de choix, pour la prise en charge des parents en fin de vie, mais aussi à la place du travail qui parfois dévore la vie des individus.

Micheline Rousselet

Du 7 au 29 juillet à Avignon au 11 – le 30 septembre et le 1er octobre à la Salle Jean-Favre de Langres (52)

L'ALCHIMIE DU VERBE

REVUE

L'Alchimie du verbe

Revue de théâtre, danse et littérature

•



CRITIQUE DE SPECTACLE, FESTIVAL D'AVIGNON OFF

« Pourquoi les lions sont-ils si tristes ? » – Cie de L'Œil Brun, « Baran une maison de famille » – Cie Paon Festival

juillet 26, 2022meullejuliette

Scènes de familles. Retour sur Pourquoi les lions sont-ils si tristes ? qui se joue au 11. Avignon jusqu'au 29 juillet à 12 h (relâche le 26) et Baran une maison de famille qui se joue à la Manufacture jusqu'au 26 juillet à 18 h 50.

La famille est un thème récurrent au théâtre, que ce soit pour les auteurs ou autrices classiques ou dans les créations contemporaines. Dans la programmation du OFF de cette année, deux pièces tournant autour de cette thématique ont retenu notre attention.

Déconstruction et reconstruction des figures parentales

Le point commun des deux créations est d'abord de mettre en avant des jeunes gens sur scène qui questionnent leurs figures parentales. D'un côté, dans *Pourquoi les lions sont-ils si tristes ?*, mis en scène par Karim Hammiche, c'est Gabrielle (Leïla Anis) qui interroge son père Jean (David Seigneur) sur son rapport à son propre père, Georges, qui est en train de mourir juste à côté d'eux. C'est l'occasion pour elle de mettre en avant la culture du non-dit au sein de sa famille, qui s'est accentuée depuis le décès de sa mère. Alors que son père semble continuer de la protéger et de la prendre pour une enfant, Gabrielle, devenue infirmière, cherche à s'affirmer en tant qu'adulte, quitte à entrer en conflit avec son père.

De même dans *Baran*, Céline (Laura Domenge), Romain (Vincent Steinebach) et Lucie (Judith Zins), trois frères et sœurs, se retrouvent à trois périodes différentes de leur vie dans la maison familiale à l'occasion de l'anniversaire de leur mère (qui ne sera jamais physiquement représentée). Les comédien·ne·s ont successivement 15, 20 puis 30 ans environ, ce qui permet au spectacle de mettre en lumière les changements de chacun et chacune avec le passage des années.



Baran une maison de famille. Crédits photo : François Delebecque

Dans les deux cas, c'est donc surtout le point de vue des enfants et leurs relations à leurs parents qui sont éclairées sur scène, mais aussi le passage à l'âge adulte. Dans la mise en scène de Karim Hammiche, les propos de Gabrielle font office de contrepoint aux prises de parole officielles de son père, grand reporter, dans les médias. Alors que celui-ci y met en avant son statut de nouveau père, en rupture avec les anciennes figures patriarcales représentées par son père à lui, Gabrielle montre avec justesse que son père n'est peut-être pas complètement ce qu'il dit être.

Dans *Baran*, l'histoire est plus classique. La mise en scène éclaire les rapports de domination au sein de la fratrie et les relations, souvent complexes, mises en place dès l'enfance et auxquelles il est difficile de faire face une fois adulte. C'est peut-être ce qui ne convainc pas complètement dans le spectacle : nous avons déjà vu des familles se déchirer sur scène, avec souvent plus de complexité que la simple volonté de voir une fratrie se défaire à mesure que le temps passe. Les comédien·ne·s offrent parfois un jeu inégal qui ne nous permet pas complètement de nous plonger dans leur histoire.

Toutefois, comme l'explique la metteuse en scène Alice Sarfati, la banalité de l'existence de cette famille autour de l'inlassable retour de l'anniversaire montre que les conflits et les ruptures n'ont besoin d'aucun événement particulier pour apparaître. À mesure que la vie avance, les frères et sœurs ne parviennent plus à retrouver ce qui les rapprochait autrefois. Par sa simplicité, cette situation, née d'une inquiétude personnelle de la metteuse en scène,

semble en même temps pouvoir créer des échos dans le public et toucher par sa vérité teintée d'humour.

Les espaces absents

Si les deux pièces sont en partie resserrées sur les enfants, dans les deux spectacles, le cadre choisi est également unique et restreint : le jardin d'un homme au crépuscule de sa vie qui repose sur son lit juste au-dessus du lieu de discussion d'un côté, la cuisine ouverte sur le salon de la maison de famille de l'autre. Dans les deux cas, cet espace unique cristallise les querelles tout en permettant à d'autres personnes d'intervenir pour apporter leur propre témoignage en provenance des espaces absents, non représentés.

Dans *Baran*, c'est d'abord le rôle de Corentin (Sylvère Santin), le fils du nouveau conjoint de leur mère, puis Apolline (Margaux Grilleau), en couple avec Romain, et Alexandre (Valentin Rolland), en couple avec Lucie. Ces personnages venant de l'extérieur permettent de questionner les codes inhérents à la famille qui, en général, provoquent leur exclusion. Ce sont aussi eux qui créent des fissures en remettant en cause l'évidence de certaines attitudes et relations pour les membres de la famille. Ils représentent enfin les espaces en dehors de cette maison de famille dans lesquels les trois personnages centraux pourraient être amenés à vivre leur vie future, ce qui sera confirmé par la fin de la pièce.



Pourquoi les lions sont-ils si tristes ? Crédits photo : Cie de L'Œil Brun

Dans *Pourquoi les lions sont-ils si tristes ?*, le voisin et ami de Georges, Paul (Eric Charon en alternance avec Stéphane Brel), apporte un autre éclairage sur Georges, qu'il décrit comme un homme ouvert et sympathique, à rebours de ce

que pense Jean. Il s'exprime aussi à titre personnel sur son ancienne vie en tant que chargé de restructuration dans les entreprises. Au sein d'un duo père-fille qui explose, ce personnage qui fait presque office de messenger, apporte un regard différent sur la vie et sa valeur, en écho avec le conflit qui se joue. Jean, très distant d'un père qu'il juge absent, est prêt à accomplir ses dernières volontés, à savoir provoquer sa mort, tandis que sa fille ne veut pas laisser partir ce grand-père qu'elle n'a que très peu connu et qu'elle ne juge pas en capacité de décider de son sort. Ce dilemme à la fois réaliste et actuel est porté avec une grande subtilité par les trois interprètes au plateau.

Ces deux spectacles, en abordant un même thème par des perspectives diverses, offrent deux portraits de famille sensibles et réalistes qui se superposent avec intelligence, gravité et comique. Notre regard en sort indéniablement changé.

Juliette Meulle